

La leçon de Genève

(Vers où irons-nous par entendre ces voix ?)

Olivier Marboeuf

Il y a un monde qui commence à parler. L'entends-tu ? Ce début de parole est bruyant, un peu désordonné. On le rappelle à l'ordre. On tranche dans la matière particulière de sa voix saturée. C'est vrai qu'elle apparaît dans une explosion à force d'avoir été trop longtemps retenue. On veut savoir ce que c'est. Un craquement de branche, le cri d'un oiseau, des champignons qui soupirent ? On lui rappelle les canons, les canaux, les règles de la parole qui n'est pas la sienne. On ampute ce chaos pour qu'il ait le droit d'être à la même table que les plus subtiles philosophies. On en fait un spectacle sage et brillant. Car que pourrait donc être une voix noire si ce n'est un objet luisant de milles feux, forcément amazing, une nouveauté connue et élégante, sans visage sale et sans bruit ? Sans un mot de travers. Pourtant ce boucan est un savoir et une manière de savoir particulière, un espace où s'accumulent les histoires en désordre. C'est comme ça que certain-es savent et c'est comme ça qu'ielles parlent. Et c'est dans cette confusion et ce vacarme qu'ielles apprennent ce qu'ielles savent déjà, ce qu'ielles sentent d'une autre manière qui fut longtemps silencieuse. Et qui ne l'est plus.

**Extrait de « Plaidoyer pour une esthétique du trouble »
Olivier Marboeuf, 2021**

Aux étudiants du Master CCC de la HEAD à Genève

Bonjour,

Cela fait un certain temps que je me pose la question de ce qu'il est possible de faire et de comment le faire afin de changer, même modestement, les conditions dans lesquels nous vivons, travaillons, imaginons et parlons. Intervenir dans le cadre de la HEAD n'est pas facile pour moi et je souhaitais donc partager les difficultés que cela me pose en même temps que de chercher avec vous des moyens non pas de les dépasser, mais plutôt d'expérimenter ces conditions en vue de rejoindre un lieu-en-devenir. Comme je ne savais pas par où commencer, je me suis dit que prendre comme point de départ certains aspects de votre texte sur l'école du futur pouvait être une bonne manière d'entrer en relation. Je reviens au fil de ce texte sur certains des points que vous avez soulevés tout en essayant de situer un lieu d'où je pourrais parler avec vous.

Une politique de l'attention

Faire l'aveu qu'il n'est ni évident ni facile pour moi de parler dans ce contexte ne me donne bien sûr aucune forme de droit particulier. Ce n'est pas l'objet de cette remarque liminaire. Dire ceci participe en fait de la situation de collaboration, de parole et d'imagination collective qui va être la nôtre. Dire ce qui n'est pas facile, empêché et ce que l'on arrive à ressentir d'empêchement pour d'autres. Comme je vais vous inviter à expérimenter certaines situations, il me semblait nécessaire d'essayer au préalable de partager avec vous des choses qui permettent de situer ma parole, même imparfaitement. Puisqu'il faut bien avouer qu'un effort de situation n'est jamais parfait et toujours partiel. Il y a des choses auxquelles on pense plus particulièrement à un moment donné, d'autres qu'on oublie. Cet oubli n'est pas toujours à notre avantage d'ailleurs, mais une part d'oubli est nécessaire pour vivre et pour apprendre, pour partager au-delà des blessures et du ressentiment qui parfois nous envahissent et bloquent la parole au fond de notre gorge, dans ce lieu secret de la colère. Ce qui me semble important dans l'effort d'une parole située ce n'est donc pas rechercher systématiquement une légitimité. La puissance des fictions dominantes reposent sur leur capacité à inventer sans cesse des manières de reformuler leur légitimité et celle des autres, jusqu'à occuper des positions de fragilité et à se constituer en minorité si cela leur permet de conserver le pouvoir – c'est ce que nous apprennent douloureusement les nouvelles stratégies de la droite populiste aux Etats-Unis et dans toute l'Europe aujourd'hui. Situer c'est aussi constater ce qui n'est pas là et ceux et celles que nos paroles ne peuvent remplacer. C'est aussi prendre la peine de partager ce que notre propre expérience nous permet de savoir et sentir, positivement et parfois négativement. Car nous savons et nous sentons à partir de corps particuliers, aiguisés à certaines alertes plutôt qu'à d'autres. Porter attention à ce qui n'est pas là et à la particularité des situations vécues est une manière de fabriquer un lieu. Et pour moi un lieu demande à la fois de porter attention à tout ce qui le constitue et à tout ce qu'il n'est pas. Et je voudrais insister sur le fait que de pouvoir dire ce qu'un lieu n'est pas – et peut-être ce qu'il ne saurait être – n'a rien à voir avec du renoncement ou même du cynisme. C'est au contraire un véritable engagement dans une politique sincère d'attention et d'accueil de ce qui pourrait venir, comme ce vers quoi nous pourrions aller.

L'attention portée à ce qu'il n'est pas est une précaution importante afin d'éviter de penser le possible, le futur d'un lieu donné à partir de son perfectionnement, du renforcement de son agilité à être ce qu'il n'est pas encore, à son expansion donc qui sont paradoxalement des manières de cannibaliser les espaces, les savoirs et les vies *autres*. Il y a donc là un nouveau dispositif colonial renouvelé, élégant et agile, qui reprend potentiellement forme dans ce désir de changer les institutions. Et nous voilà donc en face d'une question assez difficile. Comme je l'ai écrit à propos d'une autre institution – le musée – dans ma *Leçon de Bruxelles*, une manière décoloniale de transformer les institutions – par exemple ici une école – pourrait bien reposer sur l'attention portée au repeuplement de la diversité de son entour, aux pouvoirs d'agir de ce qui n'est

pas l'école – mais qui peut s'y rapporter, *faire école et faire l'école* depuis l'extérieur, depuis ce qui n'est pas l'école. Mais pas dans une perspective d'en faire un nouveau matériau *pour* l'école – dans une logique d'ingénierie artistique du fait social, par exemple - mais plutôt d'essayer d'expérimenter, de comprendre et d'imaginer des relations possibles entre différentes catégories de savoirs – ce que j'appelle *un écart en relation*. Et en tentant, autant que faire se peut, de participer à l'autonomie des différents espaces rencontrés plutôt qu'à l'augmentation du savoir d'un lieu central. Puisque ce qui change assurément les lieux d'extraction et d'accumulation du savoir aujourd'hui, c'est justement ce qui a les moyens de se refuser à eux.

Au sud du Nord

C'est la situation de circulation et de capitalisation des savoirs qui est la nôtre aujourd'hui où ce qui nous est parfois présenté comme une forme d'ouverture repose sur l'idée qu'une institution occidentale présente et accumule maintenant des formes et des savoirs non-occidentaux et minoritaires. Si l'on comprend que c'est là une réponse à une cécité et à un nombrilisme occidental qui n'ont que trop duré et qui ne sont plus tenables dans un monde multipolaire aux prises avec une crise globalisée, il faut aussi souligner combien tout ceci est insuffisant et limité. La mise en scène de la reconnaissance – de la flatterie voire de la capture narcissique – ne saurait remplacer un véritable geste de réparation qui pourrait notamment prendre la forme d'un renforcement des capacités d'agir *depuis* les Suds de manière plus autonome, moins dépendante des mises en scène généreuses du Nord. Car aujourd'hui, il semble encore que les savoirs des Suds n'ont de valeur que s'ils renforcent les capacités du Nord Global dans une nième mutation de son pouvoir, s'ils se rapportent au Nord et l'éduquent à être plus performant encore. Pour reprendre le paragraphe concernant cette question dans votre déclaration d'une école du futur, je dirais donc qu'il ne s'agit pas seulement d'offrir plus d'opportunité aux étudiants des Suds – il faudrait d'ailleurs porter attention aux modes de recrutement pour ne pas reproduire des logiques de privilèges au sein même de ceux et celles sensées représentées, performées les Suds dans ce contexte – mais également de veiller qu'une relation Nord-Sud permette de renforcer les infrastructures des Suds, les écoles, les universités, et ainsi les centres de formation d'une parole depuis les Suds qui doit conserver son propre agenda, sa propre texture, son autonomie et son vocabulaire. Ce que j'appelle son *bruit*. Permettre aux Suds d'accéder aux moyens de se défaire de la toxicité des pratiques d'alliances et de « collaboration » avec le Nord est une manière de soigner le Nord de ses propres habitus, de sa peur de ne plus être au centre, de sa propension à la production de propriété. C'est aussi renforcer la possibilité d'un *sud du Nord* qui fabrique des épistémologies hybrides pensées pour et vers des formes de commun habitables.

Nos « métiers », que l'on soit artiste, curateur, cinéaste, enseignant, étudiant, producteur créatif ou acteur·trice de l'art et de la culture sont des situations de forte interdépendance. Ce qui en soi pourrait être un fait intéressant si cette interdépendance conduisait à une écologie du commun. Ce

qui n'est pas le cas et nous n'avons pas les moyens de l'ignorer encore longtemps, ni de le simuler ou de le dissimuler. Il n'est pas confortable de le dire mais nécessaire si nous voulons nous diriger vers un lieu plus juste.

Les principes de domination de notre champ de pratique conduisent à des formes de peur de parler, à du consentement, de la résignation. En échangeant avec les jeunes professionnel·les-x issues des minorités que j'ai décidé·es de rencontrer dans cette période d'isolement sanitaire, c'est la colère, l'épuisement et la tristesse qui reviennent sans cesse devant l'incapacité à pouvoir parler depuis de leur propre expérience, former des lieux de confiance et résister à un sentiment de n'être qu'une nouvelle matière fongible que l'on épuise dans le nouveau spectacle du capitalisme. Les corps, comme les mots et les savoirs n'échappent pas à l'appétit d'une machine qui extrait pour fabriquer de l'attention et de la propriété. Cette vulnérabilité et la vitesse à laquelle toute forme d'imagination est absorbée et retournée de ses objectifs politiques sont telles que cela finit par nous couper littéralement le souffle et la parole. Ainsi à chaque invitation, je dois bien avouer que je passe des jours voire des semaines à me demander ce que je pourrais bien dire et comment le faire. J'ai donc décidé récemment de partager cette situation sous la forme de lettres adressées à ceux et celles qui m'invitent ou que je vais rencontrer. J'ai fini par me dire que cette angoisse à parler était une forme de savoir dont il était nécessaire de laisser une trace car les vies vulnérables ont une capacité très limitée à produire des archives minoritaires et encore plus limitée à en être les narrateur·trices-x. Ce sont le plus souvent des vies parlées par d'autres, au profit d'autres, des vies qu'on expose et qu'on épuise. Nous avons donc décidé de faire ce travail avec quelques allié·es-x, de le faire exister publiquement et qu'il devienne un matériau pour que d'autres puissent le parler et le développer depuis leur propre position. Comme si nous faisons donc de la peur de prendre la parole, de cette angoisse d'être capturé·es-x, pillé·es-x, le point de départ d'une nouvelle manière de parler et de porter attention à ce qui ne peut être dit.

Je regroupe pour ma part les lettres situées que j'ai décidées d'écrire dans un ensemble que j'appelle « les leçons ». Il ne s'agit pas de donner des leçons mais au contraire de concéder ce qu'une situation précise nous apprend, en secret. Concéder l'inavouable, le non-dit d'une situation de parole et de transmission naturalisée – car c'est bien là l'une des caractéristiques de la continuité coloniale que de produire toujours de nouvelles situations naturelles, fussent-elles critiques et même auto-critiques. Et c'est un rôle souvent ingrat, parfois épuisant, de sans cesse les dénaturer. Quitte à créer parfois de l'inconfort alors que nous aimerions pouvoir au contraire trouver un lieu où nous reposer, pour reprendre notre souffle.

Pratiques curatoriales et esthétique de la réception

On peut récuser l'approche critique globale du champ des arts et des savoirs dans une logique pragmatique. Comme la prise en compte réelle de la crise climatique en tant que crise globale, ce n'est pas un exercice simple et il peut paraître décourageant. Mais si cette approche est exigeante, elle permet aussi d'ouvrir à des pratiques et des déplacements très concrets et c'est à cela que j'aimerais m'employer. La perspective décoloniale change clairement ce que la

pratique curatoriale articule en ne se limitant plus aux œuvres et esthétiques – images, textes, artefacts – ni aux figures plus ou moins fétichisé·es-x – artistes, auteurs·trices-x, penseur·euses-x – ou aux dispositifs – expositions, workshops, séminaires, éditions - plus ou moins collaboratifs. Elle pose aussi la question de l'infrastructure, du lieu d'accueil, d'un espace de réception des savoirs – espace qui peut signifier un ou des corps comme je vais le développer. Dit autrement, un savoir n'est pas autonome de son espace d'énonciation pas plus qu'il ne l'est de son espace de réception – à quoi il engage et vers quel lieu il nous emmène. Que peut dire le geste curatorial et ses formes d'énonciation à la fois des potentialités du lieu et des problématiques du lieu – sans invisibiliser l'histoire de l'endroit où est énoncé un savoir, est montré une forme. Les nouvelles épistémologies critiques du Nord doivent se construire sur la capacité à rendre sensible ce que limite l'espace d'énonciation et vers où un savoir pourrait nous emmener d'autre qu'une pratique d'accumulation savante. Et je fais ici l'hypothèse que les épistémologies du sud du Nord, tendent vers le commun et le vivant.

L'universitaire Sara Ahmed a introduit l'expression « feminism killjoy ». Et nous devons parfois nous résoudre nous aussi à *casser l'ambiance*, gâcher la fête en faisant une irruption inattendue jusque dans les moments de célébrations extatiques des pensées, des écrits, des corps et des sexualités minoritaires. Et ce bruit n'a rien d'une provocation. C'est un effort pour créer une situation de réception nouvelle, moins confortable. C'est aussi une façon de rendre à des paroles, à des luttes, des imaginaires leur potentialité de mouvement pour qu'elles ne fassent pas qu'étendre à l'infini les épistémologies dominantes du Nord, mais qu'elles permettent d'entendre aussi le bruit d'autres lieux d'énonciation, d'autres lieux-en-devenir.

Je crois que ces prises de parole publiques et cette adresse que je vous fais aujourd'hui sont enfin des manières de retrouver un peu de repos dans cette course folle à sans cesse devoir réinventer sa vie et ses mots pour échapper aux captures. C'est une manière de partager cette charge intérieure en lui donnant une forme extérieure dans un espace du commun. Car cette longue accumulation vers ses propres muscles et ses propres nerfs finit par ne plus être supportable. Si l'on veut ne pas devenir fou, il faut trouver un lieu pour décharger ce terrible humus d'hallucinations et de voix emmêlées dont je parle dans le texte *Ceux qui veillent les images nègres*. Il faut former une veillée, un musée du souffle, un de ces lieux éphémères qui apparaissent par la parole. Et il faut trouver avec qui le faire. C'est ainsi que l'on pourra continuer à apprendre dans le bruit que j'évoque en introduction de cette lettre sous la forme d'un *plaidoyer pour une esthétique du trouble*. Une esthétique sonore de la confusion qui quelque part voudrait répondre au discours sur la clarté des idées et des expressions, sur la règle de bienséance et même d'élégance qui est devenue le *dress code* de la pensée critique.

Ntone Ejabe, le directeur de la revue sud-africaine Chimurenga, me disait récemment qu'il nous fallait imaginer des lieux de repos. Non pas comme un projet, un horizon, mais juste comme des étapes de cette course effrénée vers une voix qui serait la nôtre. Mais je crois que les espaces qui accueilleront ces voix sans lieu ne seront pas de tout repos. Et je commente ici de nouveau l'une des propositions de votre manifeste pour une école du futur. Celle de l'école d'art comme *safe place*. Il y a plusieurs manières d'envisager et de produire un espace

sûr et la plus stable conduit à des formes de pacification pour repousser nombre de violences dans les marges les plus sombres du silence et de l'invisibilité. Un espace *sûr* est toujours une scène où agit une police à la frontière, une police qui contrôle ce qui pourrait entrer et perturber la paix que l'on a organisée. Or comme je l'ai dit plus tôt, certaines voix sont forcément perturbantes, elles arrivent dans le bruit, la colère et même la fureur de ce qui a été accumulé dans l'ombre de la scène pacifiée. Savoir les accueillir, c'est accepter un certain inconfort.

A ce propos, j'ai eu la chance de partager une longue conversation en ligne en février dernier au sein du [Bard Microcollege at the Brooklyn Public Library](#), un programme spécial porté par Bard Prison Initiative à New York qui permet à des étudiant·es-x de tout âge, issu·es-x majoritairement des minorités, de reprendre gratuitement un cursus d'études supérieures. Dans le cadre du cours « Pratiques curatoriales comme méthode de recherche », Aily Nash, leur enseignante, avait proposé de discuter le texte *Variations Décoloniales* que j'ai écrit en dialogue avec l'universitaire et activiste belgo-tunisien Joachim Ben Yacoub. Dans ce texte, la plupart d'entre eux avait relevé l'idée de produire et de partager de l'inconfort depuis une position minoritaire. C'est une idée qui les dérangeait beaucoup. Et j'ai été heureux que l'espace de confiance créé par notre conversation puisse leur permettre d'aborder cette question selon leurs propres termes. Et résumé, elles se demandaient: « Mais comment pourrait-on avoir un désir d'inconfort, nous qui vivons depuis si longtemps dans la précarité ? » C'est une question importante et la réponse n'est pas simple. Elle demande probablement plus qu'une réponse, une mise en pratique afin de comprendre comment accueillir des voix dissonantes, discordantes sans pour autant qu'elles soient synonymes de conflit. Faire de toute prise de distance, de toute différence et désaccord un conflit est une stratégie de pouvoir dont les deux directions connues sont peu productives. La première renvoie au narcissisme de la différence et l'autre à des propositions d'alliances pacifiées et sans saveur où on ne peut plus respirer et faire entendre le bruit du surgissement des voix intérieures. C'est pourquoi à maintes reprises, j'ai souligné l'importance du déplacement, d'un lieu de négociation qui bouge, qui erre sans vouloir se résoudre *ici et maintenant*. Faire de l'école une *safe place* n'est pas un objectif désirable – pas plus que décoloniser les musées – si la *safe place* en question n'est pas un lieu qui bouge et se réagence sans cesse en-dehors de l'école tout en pouvant y faire des passages. Ce lieu n'est donc à proprement parler institutionnel – c'est-à-dire le résultat de règlements – mais instituée par la parole et le soin pour les voix qui-ne-sont-pas-encore-là (et que nous ne pouvons représenter illusoirement). C'est donc un enjeu particulier et nouveau que de transmettre de génération en génération d'étudiant·es-x la possibilité de ce lieu – ce qui le documente, l'a documenté, bousculé, tendu et nourrit ; en somme son récit polyphonique qui doit sans cesse être *reparlé*. Comment devenir acteur·trices-x et passeur·euses-x de ce lieu ? Comment en être son présent et le passé de son futur. Ces questions deviennent encore plus aiguës évidemment dans un temps de pandémie où se retrouver, s'entendre respirer et porter attention aux bruits des voix, est difficile. Comment rapporter et traduire des savoirs dans le feu du commun de ce lieu ? Ce sont des questions difficiles mais elles peuvent composer des points de départ intéressants pour de premières tentatives.

Une deuxième remarque survenue lors de la conversation avec les étudiant·es-x du Bard Microcollege a également de l'importance et permet de rendre sensible un autre enjeu. Une jeune femme racisée m'a demandé ceci : « Comment avancer dans le perfectionnement de notre pratique et de nos savoirs sans perdre le contact, le lien intime qui nous relie à notre communauté ? » C'est une question terrible pour moi. La question d'une vie. Comment sortir de l'apprentissage comme un arrachement obligé depuis un milieu populaire, depuis un monde minoritaire ? Comment entretenir plusieurs formes de savoirs en soi et comment faire retour dans différents espaces ? Ce sont là des interrogations qui taraudent toutes celles et ceux qui se reconnaissent dans ces figures de transfuge, intermédiaires entre deux espaces sociaux et ne peuvent se résoudre à n'être que des cambrioleur·euses-x d'un monde pour un autre. Comment donc nos efforts à faire lieu peuvent être habitables et habités par d'autres que nous. Comment faire retour vers le vivant ?

Je m'arrêterais ici pour cette fois-ci afin que les voix que j'ai partagées avec vous s'enrichissent bientôt des vôtres lors de notre rencontre et plus tard.

A Rennes, le 24 Mars 2021

La série des « leçons » est composée de courts textes d'interventions – accompagnés parfois de quelques notes et propositions de lecture. Le principe est d'observer depuis une perspective décoloniale un événement actuel et situé. Il ne s'agit pas de donner une leçon au sens magistral du terme évidemment, mais plutôt de partager ce que nous enseigne une situation si on prend le temps de la regarder au-delà de ses apparences et des diversions que peuvent produire certains discours autorisés et emballements médiatiques. C'est donc un exercice d'attention pour ce qui est à peine audible, visible. Quand l'écran de fumée se dissipe, lentement apparaissent des motifs qui seront utiles pour établir de nouveaux espaces de paroles, de vie et d'idées, d'autres sources de connaissance, manière de sentir, de représenter et transmettre. En somme, d'autres esthétiques et chemins politiques vers des lieux habitables. Ce travail se veut aussi pratique que possible et vise à engager des actions. Parler de politique, d'actions, est aujourd'hui la garantie d'une forme de discrédit intellectuel au nom de la scientificité. Ce n'est peut-être pas le plus grave car engager des actions à dimension politique c'est prendre sa part de risque ; ce qui m'apparaît aujourd'hui comme le seul antidote, la seule issue pour échapper à l'économie néolibérale des savoirs, à l'extraction et à l'accumulation confortable de connaissances sur des vies fragiles et invivables, jusqu'à leur épuisement. C'est un geste du vivant vers un autre vivant.